

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 23 (1955)
Heft: 4

Artikel: Dialogue [suite]
Autor: Portal, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-568940>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— On prétend que votre oeuvre, magistralement circonscrite, manque pour cette raison de portée générale et plus communément humaine..

— La passion n'a plus de frontière quand, à son paroxysme, elle n'emploie plus que les mots les plus courts, les plus cruels, les gestes éternels. C'est ainsi qu'il faut entendre le qualificatif de princesse de Racine que j'ai donné à mes personnages. Ils sont des princesses de Racine parce qu'ils sont passionnés, mais ceux qui ne meurent pas sont condamnés au trottoir, c'est à dire à la facilité. Simple par son objet, la passion ne peut paraître étrange que par son intensité qui est due à la trop grande sensibilité des homosexuels. «Tout ce qui retombe est affreux» a écrit Cocteau. La passion est ce qui monte à l'assaut de l'impossible. Que l'on soit homme ou femme ou ni l'un ni l'autre si c'est possible, L'ASCENSION EST LA MEME POUR TOUS.

Je manifeste les plus sérieuses réserves sur le destin des princesses de Racine qui ne meurent pas. Mais c'est de son livre que je veux que l'auteur me parle en guise de conclusion.

— Je n'ai pas écrit L'Homme-Orchestre pour prouver quelque chose, mais parce que mes romans sont mon journal intime. La nature est étale et n'a pas de secteur réservé. Si l'on bloque ce qu'on a appelé improprement le troisième sexe, c'est par commodité et hypocrisie. En vérité, il y a de l'homme ordinaire chez tous les pédérastes et du pédéraste chez tous les hommes dits normaux.

Dans le blanc appartement de Passy, roulotte baroque et désordonnée, André du Dognon, jamais encore pris en flagrant délit d'écrire, accomplit assurément la plus curieuse destinée des écrivains français.

Interview recueillie par JEAN MAGNAUD.

DIALOGUE

(suite)

(fragments d'une correspondance ancienne) par Georges Portal

Janvier 1938.

Mon cher Monsieur,

Combien je suis sensible à tout ce que m'apporte votre lettre, à cette amitié surtout, dont je suis fier et que je garde à l'insu de tous comme un bien cher.

A vrai dire, je n'attendais plus votre réponse et pensais bien mériter par ma sévérité, ce silence impressionnant . . . Cette réponse me fut d'autant plus précieuse. Grâce à ce contact plus direct, je connais mieux l'homme, et l'oeuvre s'éclaire.

Ce que vous me dites des rapports de la sentimentalité et de la sensualité m'explique, pour mon plus grand bien, tout un côté de la vie amoureuse; je crois même que vous avez si bien réussi à m'influencer, que je ne vous écrirais plus aujourd'hui ma lettre d'il y a quelques mois.

A vous lire, à vous relire surtout, ma sensualité s'est éveillée. J'aime différemment maintenant qu'il y a quelques années. C'est ce que je reprocherais peut-être à votre conception des rapports amoureux. Ne rien refuser au corps, n'est-ce pas du même coup enlever beaucoup aux capacités du coeur? Se livrer à la débauche, fût-ce purement, ne va pas, je crois, sans une remise à l'arrière-plan des sentiments.

Et peut-on scinder aussi facilement que vous le dites, le sensuel et le sentimental? J'ai connu un jour, je crois, ce que c'était que d'aimer. Il ne me reste plus actuellement qu'une sensualité qui ne me satisfait point. Je vous dis tout ceci malhabilement et je vois même un semblant de profanation à coucher sur le papier ces confessions qui prêtent à rire. On sourit si facilement des amours d'autrui! . . .

Dans la vie amoureuse, on évolue comme dans toute autre, mais je me demande parfois ce que je serais devenu si je ne vous avais jamais rencontré. Quand on commence à jeter derrière soi les préjugés qui régissent notre code de l'amour, il n'y a guère de raisons pour que l'on s'arrête.

Ne croyez pas pourtant que vous m'ayez en quelque sorte «débauché»; il me serait pénible de croire que vous puissiez en éprouver quelque remords ou en tirer quelque gloire. Non! J'aurais trouvé ma pente un jour ou l'autre.

Avant de lire UN PROTESTANT, je décorais du nom d'amitié les transports passionnés qui me portaient vers les garçons . . . Je jouissais de ma nature sans même me rendre compte de son peu d'orthodoxie, et je peux dire que ce furent là mes années les plus heureuses.

Quand la curiosité me vint de me mieux connaître, je compris que la société me mettait hors la loi . . . Les dissimulations commencèrent, avec les luttes contre moi-même. Votre livre me fit paraître ma solitude moins affreuse et m'aida . . . à faire le saut. Georges Portal avait vaincu ma foi calviniste. Du même coup, j'embrassais un enfer à venir problématique et un paradis terrestre certain.

Je vis maintenant une vie affreusement double; je suis à quelques kilomètres de la Brévine, où André Gide écrivait «PALUDES» il ya une cinquantaine d'années. Il a bien décrit dans ses mémoires la mentalité intransigeante de cette population jurassienne. Vraiment, ici, les âmes sont semblables à des sapins, les coeurs à des glaciers . . . (ceux des aînés du moins, car la jeunesse est la même partout).

C'est vous dire que ma nature ne peut guère entrevoir dans ce décor l'accomplissement qu'elle souhaite. Vous comprendrez mieux maintenant ce que peut être pour moi l'amitié que vous m'offrez, et à laquelle je me livre sans réticence.

Cher Monsieur,

Février 1938.

Il faut que je réponde à votre objection: «Ne rien refuser au corps, n'est-ce pas du même coup enlever beaucoup de capacité au coeur?»

Bien entendu, je ne prétends pas détenir la vérité suprême! Que pouvons-nous enseigner, sinon ce que notre expérience personnelle et nos observations d'autrui nous ont appris? Nous n'avons que NOTRE vérité, qui n'est pas toujours celle des autres, mais qui, étant humaine et vérifiée, contient toujours une grande part de LA vérité tout court.

Enlever aux capacités du coeur? . . . Ma vie a prouvé le contraire, c'est tout ce que je puis dire. L'amour, lorsqu'il entre dans notre existence, fait place nette et nous rend une virginité.

Mon ancien comportement n'a eu aucune influence sur mon coeur. Comment affaiblirions-nous notre capacité de tendresse, quand nous gardons à nos sentiments toute leur pureté? La jouissance purement charnelle, si nous la tenons rigoureusement à l'écart de notre sensibilité, ne peut atteindre cette dernière. Naturellement, tout est relatif et je ne prétends pas que nous puissions *toujours* faire deux parts *nettement tranchées* de notre vie: la sensuelle et la sentimentale. Nous ne sommes pas dans le domaine des mathématiques!

Je ne dis pas non plus que l'on doive se garder de toute attache affective (d'abord, nous ne sommes pas les maîtres de nos sentiments), mais simplement que nous ne devons pas gaspiller notre sensibilité à tort et à travers. Je vise surtout ceux qui *systématiquement* et pour se donner l'illusion que leurs rapports charnels sont de l'ordre amoureux, prostituent inconsciemment leur coeur en même temps qu'ils s'offrent du plaisir. C'est cela que je dis et pas autre chose. Il y a des gens qui se croiraient perdus s'ils ne se trompaient pas eux-mêmes sur la portée et la valeur de leurs liaisons. Quand un être mérite à la fois sa place dans notre lit et sa place dans notre amitié, nous devons bien entendu lui accorder *tout ce qui lui est dû*. Mais dans ce cas seulement. Et je prétends surtout qu'il ne faut pas mépriser les rencontres passagères pour la seule raison qu'elles ne sont que sensuelles.

Notre corps possède des facultés de récupération inépuisables. Nos sèves se renouvellent à l'infini. Un accouplement qui nous procure la joie des sens ne nous diminue en rien, si nous ne lui attribuons que sa valeur réelle. On se rencontre, on se plaît, on se prend, on se quitte . . . On n'est ni plus pauvre ni plus riche après.

Notre coeur est plus fragile. Certes, il a lui aussi une faculté de relèvement; mais lorsqu'il a été blessé ou trompé dans sa confiance ou dans ses espoirs, c'est beaucoup plus grave. Ne le sentez-vous pas? Ce qui n'est que charnel reste un jeu: ce

qui pénètre dans notre domaine sentimental a des conséquences bien plus profondes et plus tragiques.

Le jour où l'amour est entré dans ma vie, le jour où je me suis trouvé en présence de celui qui me l'apportait, tout le reste s'est aboli. Mon cœur se donna tout entier et mon corps oublia tout ce qui n'était pas l'homme aimé. Ce qui donne du prix à l'acte, ce qui lui confère de la gravité, c'est le don de notre personne *morale*. Lorsque nous aimons, toutes nos caresses antérieures nous paraissent dérisoires. Il y a une virginité du cœur, bien supérieure à celle de la chair. Je méprise, et conseille de mépriser tous les préjugés, mais il ne me viendrait pas à l'idée de conseiller la recherche du plaisir pur indéfiniment. Ce plaisir ne constitue pas une fin en soi. Il n'est qu'une période d'attente. Si le destin ne nous accorde pas l'amour, nous aurons connu au moins des satisfactions éphémères; et s'il nous l'accorde, nous ne serons pas indignes de lui.

Notez aussi, je vous prie, que nous sommes des hommes, et que la virginité n'a jamais été exigée des hommes dans notre société. Nous n'avons pas la ressource de nous marier, puisque nos unions ne sont pas reconnues par la loi. Pourquoi nous garderions-nous intégralement purs? Au yeux des conformistes, *quoi que nous fassions, nous ne le serons jamais*.

Il faudrait aussi nous entendre sur la signification d'un mot dont vous vous servez inconsidérément. Je veux parler du mot «débauche», contre lequel je proteste énergiquement. Jamais je n'ai prétendu défendre la débauche!

Selon moi, celle-ci ne va pas sans excès, sans dérèglement, et je veux dire, bien entendu: sans dérèglement *moral*. Il ne saurait être question de débauche chez celui qui conserve son équilibre et demeure lucide. Gaspiller ses sèves de temps à autre lorsqu'on est jeune, ce n'est pas être débauché.

L'ivrognerie, qui ravale l'homme au-dessous des animaux et lui enlève son jugement est une débauche (particulièrement grave d'ailleurs sur le plan social, parce qu'elle atteint sa descendance.)

Passer des nuits blanches dans des lieux de prostitution ou de plaisir, compromettre sa santé, donner le pas à la volupté sur l'étude ou sur le travail, c'est de la débauche.

Perdre son libre arbitre en s'adonnant aux stupéfiants, c'est encore de la débauche.

Tous ces actes relèvent de la débauche parce qu'ils atteignent notre âme. Bref, la débauche, selon moi, est quelque chose de bas, de vulgaire; où sombrent notre raison et notre dignité d'homme. C'est seulement lorsque nous compromettons ce qu'il y a de plus pur en nous, que nous nous rendons coupables de débauche.

L'acte amoureux avec un partenaire consentant est toujours normal et licite à condition de ne pas tomber dans les excès d'une frénésie malade.

Un dernier point: je ne conseille pas — et ceci est important — de faire naître chez les autres le goût de l'homophilie. C'est une mauvaise action. Savoir la deviner chez autrui et en profiter ensuite librement de part et d'autre, cela seul est recommandable.

Nous sommes si nombreux, et dans tous les milieux, que nous n'avons pas besoin de nous attaquer au clan «ennemi»! Il ne m'est jamais arrivé d'essuyer un camouflet ou un échec, parce que je ne me suis jamais mesuré qu'à ceux dont le consentement ne faisait aucun doute pour moi. Jamais je n'ai blessé la pudeur des adolescents, jamais je ne me suis départi des scrupules les plus délicats à leur égard. C'est affaire d'instinct profond et de respect de la personne humaine. Ceux qui se lancent inconsidérément et mettent leur main . . . n'importe où, témoignent d'une stupidité coupable.

Autre chose est d'aller au-devant de désirs que l'on a devinés ou pressentis: ce n'est pas corrompre son prochain, mais contribuer à sa délivrance. Un jeune homme qui serait venu à moi lorsque j'avais dix-huit ans, et que, vierge, j'étais rongé par mes désirs sexuels du mâle, ne m'aurait pas débauché mais délivré, secouru. N'est-ce pas l'évidence même?

J'essaie parfois d'apporter aux autres ce qui me fut refusé alors que je le souhaitais tant.

Un mot pour terminer. Aucun aveu ne me donne envie de rire. C'est toujours sous l'angle grave et avec émotion, que je m'entretiens des problèmes sexuels ou que je lis des confessions. C'est pourquoi sans doute, on me fait si souvent l'honneur de confidences intimes. Si j'inspire confiance, c'est parce que je ne m'arrête jamais au stade égrillard.

G. P. (*à suivre.*)